

Entre la philologie et la stylistique (Espagne)

Antonio Gómez-Moriana

Volume 23, numéro 1-2, automne–hiver 1987

L'enseignement de la littérature dans le monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gómez-Moriana, A. (1987). Entre la philologie et la stylistique (Espagne). *Études françaises*, 23(1-2), 171–185. <https://doi.org/10.7202/035711ar>

Entre la philologie et la stylistique (Espagne)

ANTONIO GÓMEZ-MORIANA

Bien que l'*illusion* du caractère autonome du littéraire, tout comme de l'art en général, naît du projet émancipateur de l'Illustration — dans sa tentative d'établir une science, une morale et un art qui n'obéiraient, respectivement, qu'à la seule norme scientifique, éthique et esthétique —, ce n'est qu'à une époque très récente que la critique littéraire a commencé à isoler son objet d'étude. Telle était la force de l'historicisme (dans ses différentes modalités) et de l'identification des études philologiques avec ses objectifs et ses méthodes de travail depuis la Renaissance européenne. C'est ainsi au vingtième siècle — et sous l'impact exercé presque simultanément par le structuralisme linguistique, par la sémiotique et par le Formalisme russe —, que les études littéraires centrent leur attention sur ladite «littérarité» ou sur les formes conçues comme *structures*, c'est-à-dire sur les principes de composition du «tout», du *texte*, plutôt que sur les composantes de celui-ci dans ses origines et son développement historique. Sémiotique et philologie se retrouvent donc face à face dans leur premier contact, comme deux ennemies irréconciliables. La première est *synchronie*, système de signes organisé selon des axes d'opposition (comme la philologie saussurienne) ; la seconde, *diachronie* d'éléments isolés et dont l'étude ignore la totalité dans laquelle ils s'inscrivent (comme la *phonétique* — toujours diachronique — de Saussure). Une opposi-

tion mal comprise et incontestée¹ entre diachronie et synchronie marque ainsi les premières étapes d'une rénovation des études littéraires à partir du modèle linguistique et dans le cadre de la sémiologie de la culture dont Saussure rêvait comme d'une science universelle, capable de rendre compte de tous les systèmes de signes grâce auxquels les hommes communiquent entre eux. Abandonnant très tôt ce projet qui, parallèlement à des concepts comme «système» ou «structure» (de caractère plus ontologique), en reconnaissait d'autres plus socio-historiques comme «communication» et «convention», le structuralisme devient alors le grand défenseur de l'étude immanente du texte littéraire — l'étude synchronique —, alors que les études philologiques étaient tombées dans d'indéniables excès durant les dernières décennies du XIX^e et tout au long du XX^e siècle. C'est en effet dans cette période que les études philologiques servent plus que jamais au renforcement des nationalismes (européens, notamment), en insistant sur le «génie créateur» d'un groupe ou d'une nation et en orientant la recherche historique — dans un extraordinaire déploiement de données biographiques et d'érudition historique — vers la défense (apologétique) de l'antériorité dans le temps de sa propre création. Ainsi, celles des *autres* en étaient réduites à des copies ou des continuations de celle-ci, d'après le principe universellement accepté : *«post hoc, ergo propter hoc»*. Rappelons — pour ne citer qu'un exemple dans le champ des études hispaniques — les recherches «littéraires» de Menéndez Pelayo, que nous pouvons aujourd'hui comprendre comme un projet de retracer l'histoire des apports du génie espagnol à l'Histoire universelle, projet qui se dessine déjà dans sa première apparition en tant qu'écrivain et critique — la controverse sur la *science espagnole* — et qui marque, par la suite, toute son œuvre ainsi que celle de ses successeurs,

1. Déjà en 1927, Juri Tinjanov et Roman Jakobson dénoncent la synchronie saussurienne comme étant une «illusion» (cf. *Reading in Russian Poetics*, L. Matleika et K. Pomorska (édit.), Cambridge, Mass., MIT Press, 1971, p. 80) ; un an plus tard, Jakobson propose la transformation de la phonétique historique («lois phonétiques» pour Saussure, comme pour les néogrammairiens) en une «histoire des systèmes phonémiques» (cf. *Retrospect, Selected Writings*, vol. 10, Gravenhage, Mouton, 1962, pp. 1-2), projet que réalisera par la suite André Martinet dans son livre *Économie des changements phonétiques* (1955). Mais cette branche linguistique et son écho postérieur dans le structuralisme de Prague ne fut pas celle qui encouragea les structuralismes anthropologique, littéraire et même linguistique dans le reste de l'Europe et aux États-Unis. Pour eux, synchronie signifie toujours une réalité *statique*, la seule pouvant être perceptible par la conscience collective en tant que système.

et ce, encore de nos jours². Le texte était simplement ignoré au nom d'une préoccupation pour des facteurs extérieurs, ou il était fragmenté.

Car en plus d'avoir été poussée par un projet nationaliste, la traditionnelle recherche des «sources» fragmentait le texte en isolant les éléments étudiés (motifs, propos, actions et situations, etc.). De là son incapacité pour rendre compte du texte en tant qu'un tout cohérent et articulé dans l'interaction précisément de ces éléments (certainement identifiables dans des œuvres antérieures ou contemporaines, mais maintenant convertis en *fonctions* à l'intérieur de la nouvelle totalité qui se les approprie et les intègre).

Ces oublis des études philologiques expliquent peut-être la violente réaction du structuralisme contre toute considération diachronique. Mais l'étude immanente appelée *synchronique* place le texte dans une atemporalité qui ne tient aucunement compte de cette «marque» que portent les éléments intégrés dans un nouveau «tout» ou texte, du simple fait d'avoir déjà appartenu à d'autres textes ou à toute une tradition textuelle. C'est pour cette raison que j'ai appelé ailleurs *achronique* cette approche qui ignore à la fois la tradition dans laquelle tout signe s'inscrit et les restrictions sélectives que la convention sociale lui impose³. On ferme ainsi la voie à la compréhension de l'écriture en tant que transgression, ou tout au moins en tant que dialogue avec cette même convention, comme c'est le cas dans l'ironie, dans la parodie, dans la subversion par usage abusif d'éléments culturellement marqués ; il en va de même de tout processus de signification basé sur la dialectique entre ce que le signe signifie *par lui-même* et ce qu'on veut lui faire signifier dans un nouveau contexte, dialectique si chère au discours littéraire. N'a-t-on pas recours à la polysémie, à l'homonymie

2. Un bon exemple de ce type d'enquête «internationale» mise de l'avant par l'idéal nationaliste sont les travaux de Th. Braga., A. Fariénlli et Mario Penna, Gendarme de Bévoite, Victor Said Armesto et Ramón Menéndez Pidal sur les origines du «convive de pierre» et de la légende de Don Juan. Chacun des participants à cette controverse découvrait dans son pays de nouvelles sources ; ainsi, la paternité de cette légende se trouvait (de manière provisoire) documentée. Nous devons revenir au cours de cet article sur les travaux de Menéndez Pelayo et Menéndez Pidal.

3. Voir mes articles «Spécificité du texte *vs* Vocation universelle de la littérature», dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4^e série, vol. XVIII, 1980, pp. 171-185 ; «L'histoire littéraire : ses rapports avec la pragmatique du discours», dans *Actes du Colloque international «Renouvellements dans la théorie de l'histoire littéraire»*, Ottawa, S.R.C. & A.I.L.C., 1982, pp. 211-219 ; *la Subversion du discours rituel*, Longueuil, le Préambule, 1985.

mie, à la connotation, comme à tant d'autres éléments de la «littérarité»?

La tension dialectique entre système et événement, tradition et acte (d'écriture, comme de lecture), entre norme et usage, échappe ainsi au structuralisme immanentiste. De là son incapacité à rendre compte des *processus historiques* et des *changements* (y compris ceux qui affectent les systèmes, les normes, les formes temporelles de réalisation des *structures dynamiques*), de même que des effets esthétiques que la tension dialectique entre norme et transgression est appelée à produire dans toute œuvre qui ne se limite pas à la pure et simple reproduction mimétique d'un *modèle*. L'identification de la sémiotique à la synchronie postulée par le structuralisme immanentiste la rend solidaire de cette incapacité, incapacité qu'elle ne pourra surmonter que si elle prête une plus grande attention — parallèlement à l'étude des systèmes de signes — aux processus de signification dans lesquels ces signes sont impliqués. La nécessité d'une double étude du signe — celle du système et celle du procès — s'impose donc ; il s'agit de saisir son fonctionnement à l'intérieur des sous-systèmes marqués de façon diachronique, diatopique et diastratique (dialectes, sociolectes et jargons), ainsi que dans le texte avec l'interaction de tels sous-systèmes (emprunts intertextuels, calques interdiscursifs et tout usage légitime ou abusif de ce que Bakhtine appelle «discours d'autrui», *chushaia riech*⁴).

Ainsi, il ne s'agit plus du simple plaisir historiciste ni d'un retour à un positivisme érudit. Plutôt que de la satisfaction que procure l'érudition en nous révélant l'origine de quelque chose (satisfaction purement historiciste qui caractérise la recherche traditionnelle de *sources*), il s'agit alors d'une étude du texte, qui prête une attention particulière à la «marque» ou charge sémantique que portent ses composantes afin de pouvoir rendre compte des mutations que le nouveau texte peut leur faire subir. Il importe donc de bien considérer cette dualité référentielle que présente la double dimension — système et procès — de toute sémosis, et notamment de la littérature. En plus de mieux nous faire connaître l'évolution historique des éléments en question, la prise en compte de leur double référentialité (à leur «marque» et au nouveau contexte ou texte ; aux relations associatives des paradigmes auxquels ils appartiennent et aux relations syntagmatiques établies par le nouveau texte qui les intègre) nous permet de comprendre toute

4. Voir Mikhaïl Bakhtine/V. N. Volochinov, *le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris, Minuit, 1977 (original russe publié sous le nom de Volochinov à Leningrad, 1929 et 1930). Lire spécialement la 3^e partie, chap. 8 à 11.

œuvre, dans ce dynamisme signifiant qui l'ordonne historiquement, comme un *entrecroisement* de textes en dialogue plutôt que comme le produit achevé d'un auteur.

Je reprends ici ces considérations générales parce qu'elles reflètent, je crois, la difficile situation dans laquelle se retrouvent aujourd'hui les études littéraires, alors qu'elles doivent porter à la fois leur attention sur ce qui est structural (c'est-à-dire *stable*) et sur ce qui est historique (et, par définition, *muable*⁵). D'autre part, elles pourront servir de grilles à partir desquelles je tenterai de décrire les deux orientations qui se partagent aujourd'hui le champ des études littéraires en Espagne : celle, philologico-historiciste, de Menéndez Pidal et de ses successeurs, et celle de Dámaso Alonso et d'autres tentatives d'adoption des différentes écoles «stylistiques» européennes. Il faudra toutefois clairement établir qu'il ne s'agira pas ici de définir chacune de ces orientations par rapport à sa correspondante générale. Je chercherai plutôt à définir les orientations espagnoles par «contraste», même s'il s'agit de l'adoption en Espagne d'écoles «importées».

Malgré ses relations avec le monde germanique — où elle cherche en outre les racines du genre épique castillan, en niant par exemple l'influence française dans le *Poema de Mio Cid* —, la recherche de Menéndez Pidal serait mal comprise si on ne tenait pas compte de la «marque» que laissa sur elle son maître, Don Marcelino Menéndez Pelayo. D'autre part, Menéndez Pelayo continue d'exercer — pour le bien ou pour le mal de la critique espagnole — une influence décisive sur les objectifs et la manière de travailler des nouvelles générations de philologues en Espagne, et cela, bien au-delà de la famille de Menéndez Pidal. Cette présence prolongée — «*per omnia saecula saeculorum*⁶?» — du «style» et des objectifs de Menéndez Pelayo nous oblige à lui consacrer quelques lignes, bien que ce soit uniquement dans le but de mieux comprendre ce que Gumbrecht a appelé dans une étude récente le «travail sur le texte propre à la culture espagnole», travail qu'on pourrait définir par la devise «*lebende Vergangeheit*» (tradition vivante)⁷.

5. Pour un développement plus élaboré de ces idées, je renvoie le lecteur à mon étude «Hacia una re-introducción de la dimensión diacrónica en el análisis del texto», sous presse, dans *Dispositio*, numéro spécial «*Semiotics and Philology*».

6. Je me réfère à cet égard au titre très suggestif de l'étude de Hans Ulrich Gumbrecht et Juan José Sánchez, «Menéndez Pelayo — *per omnia saecula saeculorum*?», dans *Arbor*, vol. 467-468, 1985, pp. 215-231. Sur son écho en Espagne, voir Ricardo de la Cierva, «Una soez agresión contra Menéndez Pelayo», dans *Epoca*, vol. 24, 1985, pp. 46-48.

7. Hans Ulrich Gumbrecht, *Lebende Vergangeheit. Zur Typologie der «Arbeit am Text» in der spanischen Kultur*, 1986. Il s'agit d'une réponse à l'article de Karl Mauser, «Textkritik und Interpretation», dans *Poetica*, vol. 16, 1984, pp. 324-355.

Comme l'a souligné Emilia de Zuleta dans l'«Introduction» de son *Historia de la crítica española contemporánea*, Don Marcelino Menéndez Pelayo (1856-1912) est sans doute «le fondateur de la critique littéraire moderne en Espagne puisqu'il en a tracé les concepts généraux et en a déterminé les méthodes⁸». Il faut ajouter à ce «mérite» de Menéndez Pelayo, mérite généralement reconnu par l'historiographie de la critique littéraire en Espagne⁹, une autre dimension moins évidente et peut-être aussi moins «glorieuse» : il est aussi celui qui a laissé dans la critique espagnole contemporaine une «marque idéologique» dont on ne peut, encore aujourd'hui, se défaire. Ce qui expliquerait probablement qu'elle reste peu visible. Il existe dans l'ouvrage de Zuleta une *allusion* à cet aspect que je tenterai d'approfondir. Dans le chapitre dédié à Menéndez Pelayo (le premier du livre) et lors de la description des «caractéristiques générales» de son œuvre, l'auteure souligne «le sens de l'unité» comme étant son «élément le plus constant». Ce sens de l'unité est aussi celui de la «totalité» (c'est-à-dire *totalitaire*, mentionnons-le une fois pour toutes) et va bien au-delà de son style tout à fait unique — «personnel et propre» pour employer les mots de Zuleta — afin de constituer une «toile de fond» dans laquelle l'auteure met en relief deux éléments :

Le premier élément d'unité dans l'œuvre de Menéndez Pelayo est dû à son désir de déterminer, par l'histoire littéraire, une orientation spirituelle unique du passé espagnol. L'héritage historiciste du romantisme et la conjoncture particulière du XIX^e siècle espagnol ont obligé à ce questionnement du passé sous l'angle de la création, de la recherche ou de l'action, et cela à partir des positions idéologiques les plus opposées. C'était la voie vers une conscience nationale espagnole qui devrait prendre de troublantes proportions avec la Génération de 1898, mais qui déjà avait vu tracées ses orientations fondamentales à l'époque de la Restauration, et ce, au terme d'un long processus issu du préromantisme.

Il est bien connu que Menéndez Pelayo trouve sa propre réponse à ce questionnement ; selon lui, l'axe fondamental de ce passé se situe à l'intersection de deux éléments inté-

8. Emilia de Zuleta, *Historia de la crítica española contemporánea*, Madrid, Gredos, 1966, p. 11.

9. Voir Dámaso Alonso, *Menéndez Pelayo, crítico literario*, Madrid, Gredos, 1956 ; Arturo Cayuela, *Menéndez Pelayo, orientador de la cultura española*, Madrid, Editora Nacional, 1954 ; Manuel Muñoz Cortés, «El humanismo de Menéndez Pelayo desde la perspectiva de la filología moderna», dans *Anales de la Universidad de Murcia*, XV, 1956-1957, pp. 493-519 ; Angel del Río, *Historia de la literatura española*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1963 ; Pedro Sainz Rodríguez, *Menéndez Pelayo, historiador y crítico literario*, Madrid, Afrodisio Aguado, 1956.

grés : l'un, national espagnol ; l'autre, traditionnel catholique. L'élément national espagnol s'est dessiné et défini, malgré les différences, grâce à l'empreinte romaine qui procurait les fondements unitaires de tous ordres, mais surtout de la langue. Ultérieurement, cette unité nationale sera renforcée par l'unité de croyance qui réalisera sa synthèse la plus absolue durant le Siècle d'Or. Les faits du passé littéraire espagnol gravitent autour de cet axe et y sont ensuite intégrés. Tel est l'élément unitaire d'interprétation qui guide l'œuvre de Menéndez Pelayo et la définit.

Le second élément d'unité est constitué par le sens global qui lui permet d'envisager le processus littéraire et culturel, dans le temps comme dans l'espace.

Pour Menéndez Pelayo, le cadre hispanique — et par conséquent sa littérature — a une étendue beaucoup plus large que celle que reconnaissent habituellement les critiques et chercheurs. Il embrasse tout ce qui fut à un certain moment hispanique ; non seulement l'Espagne, mais aussi le Portugal et l'Amérique latine. Cet élargissement du cadre influence directement sa conception de la littérature espagnole qui couvre la littérature latine, portugaise et catalane, tout comme les influences sémitiques et la littérature hispano-américaine¹⁰.

Depuis l'Espagne romaine donc, et non seulement depuis l'unification des royaumes chrétiens (et l'exclusion des autres langues et cultures qui coexistaient dans la péninsule ibérique durant le Moyen Âge (par les Rois Catholiques à la fin du XV^e siècle, nous assistons au processus de formation de cette nation et de cet empire, dont la culture est unique et indivisible... On ne pouvait mieux définir l'isolement culturel auquel l'Inquisition et la censure ont soumis cette *nation*. On ne pouvait non plus mieux préparer le terrain pour la définition de «l'esprit national» proclamée, déjà à notre époque, par le fascisme espagnol et imposée par la force durant près d'un demi-siècle de dictature franquiste — et encore vivante, même en l'absence de dictature, grâce à la force de l'inertie et de l'inconscience caractéristiques des idéologies.

Ce que Emilia de Zuleta ne mentionne pas c'est que l'œuvre si unitaire et totalitaire de Menéndez Pelayo surgit précisément dans une lutte polémique contre les tentatives du Krausisme espagnol pour sortir d'un tel isolement et promouvoir un dialogue ouvert entre l'Espagne et le monde extérieur, et entre les différentes conceptions du monde qui, malgré les inquisitions et les censures,

10. Emilia de Zuleta, *op. cit.*, pp. 16-17. (Nous traduisons.)

ont toujours existé et confronté les Espagnols entre eux. Une phrase autocritique de Gumersindo de Azcárate fut le prétexte qui permit à Menéndez Pelayo d'apparaître sur l'échiquier espagnol, et la polémique qui s'ensuivit — la fameuse controverse sur «la science espagnole» dont j'ai déjà fait mention — lui servit de plateforme pour se donner, bien qu'encore très jeune, le profil intellectuel auquel il dut payer un tribut toute sa vie. En effet, dans son essai *el Self-Government y la Monarquía doctrinaria* (p. 114), Gumersindo de Azcárate avait affirmé :

Selon le fait par exemple, que l'État protège ou nie la liberté de la science, l'énergie d'un peuple montrera de façon plus ou moins évidente sa génialité particulière en ce domaine et pourra même aller jusqu'à voir étouffer son activité, comme ce fut le cas pour l'Espagne durant trois siècles.

Cette phrase, qui n'est en fait que l'expression — tant de fois répétée — du complexe d'infériorité de beaucoup d'Espagnols en matière scientifique et, en même temps, une tentative pour sauver leur «génialité» (uniquement «cachée» par le manque de liberté qui l'étouffa), a conduit Menéndez Pelayo à la préparation d'interminables catalogues de noms d'Espagnols qui contribuèrent — selon lui — aux différents champs du savoir. Et c'est précisément ce type d'investigation, celui de l'inventaire de noms et d'œuvres ainsi que cet esprit polémique, l'*apologetica defensio*, qui animera toute son œuvre et qu'il transmettra à la postérité. Il ne faut donc pas se surprendre, comme le constate Gumbrecht, qu'il soit plus facile pour un Espagnol moyennement érudit de réciter toute une série de noms d'écrivains classiques et contemporains, ou de raconter en détail la vie de Lope de Vega, par exemple, plutôt que le contenu d'une de ses œuvres¹¹. Gumbrecht fait un effort pour différencier maître (Menéndez Pelayo) et disciple (Menéndez Pidal) et ainsi sauver l'œuvre de ce dernier. Emilia de Zuleta les distin-

11. Gumbrecht, *op. cit.*, p. 19. Fernando Lázaro Carreter s'exprime en des termes presque semblables dans son «*Cuestión previa*» («Avant-propos») au volume collectif *el Comentario de textos* (Madrid, Castalia, 1973), où il compare la place qu'occupe la littérature dans «le ton moyen de la culture européenne» (où elle atteint «de hauts niveaux») avec celle qu'elle occupe dans la culture espagnole où, dit-il, «l'enseignement de la littérature fut, en général, sans méthode, et s'est limité, sauf exceptions, à l'étalage et à la mémorisation de l'histoire littéraire, avec de légers maraudages dans les textes mêmes» (p. 16). Fernando Lázaro Carreter décrit les conséquences de cette situation universitaire dans l'enseignement secondaire en ces termes : «Beaucoup de professeurs, docteurs en histoire littéraire, croient qu'expliquer un texte est quelque chose qui fait naturellement et nécessairement partie de ses capacités ; et que ses habitudes et ses titres le qualifient au plus haut point pour la critique, médiate et immédiate, alors que l'université, sauf pour quelques exceptions, les a seulement préparés à relater des faits» (p. 26).

gue aussi l'un de l'autre par leurs positions respectives à l'égard de l'Espagne : « Maître et disciple, affirme-t-elle, différent, il est certain, par une conception idéologique de base : dans le premier cas, celle d'une Espagne unique, fondée sur la seule tradition catholique ; et dans le deuxième cas, celle de deux Espagnes, divisées et souvent antagonistes¹². » Il est évident que, face au génie universel que se proposait comme but Menéndez Pelayo depuis sa jeunesse et face à son idéologie cléricale, Menéndez Pidal apparaît comme un « spécialiste » historien et philologue, et comme un « libéral ». Il est tout aussi évident que les travaux de Menéndez Pidal dans le domaine de l'édition de textes castillans médiévaux et de la codification de la grammaire et du vocabulaire de ces textes (notamment le *Poema de Mio Cid*), ainsi que ses recherches sur la grammaire historique, constituent des contributions scientifiques de valeur inestimable, et qui par surcroît firent école. Je citerai uniquement en ce sens les travaux de son neveu, Diego Catalán Menéndez - Pidal, spécialement dans le domaine du *romancero* traditionnel. C'est précisément son concept de « tradition vivante » (que Gumbrecht définit comme « *offene Reihe von Akten der Traditionsaneignung* », série ouverte d'actes d'appropriation de la tradition, en y établissant la spécificité de la culture espagnole dans son travail sur le texte) qui résume le mieux les présupposés idéologiques qui animent ce type de recherches. Gumbrecht l'oppose à la conception européenne de l'édition critique de textes-monuments (morts), au nom de laquelle Karl Maurer avait dénoncé le manque d'éditions critiques authentiques des classiques en Espagne¹³. Cependant, dans tout ce dynamisme culturel qui nourrit ce type de travaux, ne sont pas tout à fait absents ni les postulats nationalistes du Maître ni le modèle religieux, maintenant symbolisé par la « mission civilisatrice » de la Castille. Premièrement, parce que l'idée de continuité qui donne ici un sens à l'histoire (littéraire), de même qu'elle rehausse les valeurs (nationales), établit des modèles qui excluent ce qui les transgresserait, les interromprait, bref, ce qui serait du ressort de « l'autre ». Et deuxièmement, par la réduction de ce qui est espagnol à l'âme de la Castille censée constituer une synthèse de ces continuités caractéristiques. Cette réduction de ce qui est *español* à ce qui est *castillan* est formulée surtout dans son livre *los Es-*

12. Emilia de Zuleta, *op. cit.*, p. 197.

13. Les exemples de Gumbrecht (la tradition vivante du genre épique médiéval dans les *romanceros*, du *Don Quichotte* dans la « Génération de 1898 » ou de Góngora dans la « Génération de 1927 », en particulier) sont très éloquents. Cependant, cette réalité n'arrive pas à pallier le manque de véritables éditions critiques des classiques, pas plus que l'ignorance quasi généralisée des textes dénoncée antérieurement.

pañoles en la historia y en la literatura (1951)¹⁴. Nous nous retrouvons ainsi devant une Espagne née en «lutte contre l'infidèle», et qui prend son élan dans l'accomplissement d'une mission civilisatrice. Or, toutes deux coïncident précisément avec l'expansion de cette Castille «du dédain et de la force» qui, selon les vers connus d'Antonio Machado dans *Campos de Castilla*, «*envuelta en sus andrajos* (enveloppée dans ses haillons)/*desprecia cuanto ignora*» (méprise autant qu'elle ignore).

Voyons à titre d'exemples quelques phrases de Menéndez Pidal à propos de (l'andalou) Padre Las Casas, tirées de son livre d'une «très grande maturité» («Máxima madurez», Laín Entralgo), *El P. Las Casas y Vitoria*¹⁵. Alors qu'il résume dans le premier des essais recueillis («Vitoria y Las Casas») l'attitude de chacun à l'égard de la Conquête et de la colonisation de l'Amérique, Menéndez Pidal indique :

Nous avons démontré ce que deux illustres dominicains pensaient de l'action de l'Espagne en Amérique. D'une part, l'Andalou Las Casas, d'une intelligence limitée par un cœur aveuglément passionné, écrivain infatigable de milliers de pages, prétentieux, ami des éclats, empressé à publier son opinion dans diverses œuvres imprimées à Séville... D'autre part, Vitoria, ce vieux Castillan, modeste, silencieux et dont les contemporains regrettaient qu'il soit un ennemi de l'écriture, malgré ses prodigieuses qualités intellectuelles... (p. 36)

Il comparait antérieurement les deux attitudes à l'égard de ce que Vitoria appelle les «titres légitimes de domination» de l'Espagne en Amérique. Dans son commentaire au premier des huit titres établis par Vitoria, Menéndez Pidal écrit :

Selon Vitoria, le premier titre légitime d'après lequel les Barbares peuvent être dominés par les Espagnols est celui de

14. C'est dans ce sens que Guillermo Díaz-Plaja dénonce le «centralisme conceptuel de l'actuelle historiographie littéraire espagnole, et qui a pour point de départ la mythification de la Castille — si visible dans l'œuvre de Menéndez Pidal, et il exige, à l'heure où il y aurait place pour une conception plus «fédérative», «une dénomination qui tiendrait compte de l'étude des littératures non castillanes». Contre son étude «Como apéndices más o menos secundarios de la Literatura Castellana», il demande à cet égard qu'on procède à l'«étude synchronique de chacune des expressions péninsulaires, en acceptant comme l'exige la vérité, ces formes de prémices ou d'initiatives que l'on peut noter, et qui présentent, dans la dynamique historique générale, des «fonctions» historiques évidentes. Il en est ainsi, par exemple, de la mission annonciatrice des mouvements européens, si visible dans la littérature catalane» («Sobre el concepto de 'literatura española'», dans *Historia y estructura de la obra literaria. Coloquios celebrados del 28 al 31 de marzo de 1967*, Madrid, C.S.I.C., 1971, pp. 29-30).

15. Ramón Menéndez Pidal, *El P. Las Casas y Vitoria, con otros temas de los siglos XVI y XVII*, Madrid, Espasa-Calpe, 1958.

l'universelle société humaine et le besoin naturel de communiquer des êtres humains. Toutes les nations considèrent inhumain le fait de mal accueillir des hôtes et des voyageurs alors qu'aucune raison ne justifierait ce refus. Le droit des peuples, issu du droit naturel, permet d'établir le libre commerce et la communication entre ces derniers, c'est-à-dire le *ius peregrinandi et degendi*, s'il ne s'ensuit de là un quelconque préjudice ; les Espagnols ont donc le droit de voyager aux Indes et d'y demeurer... (p. 21)

Il devient alors évident, comme il l'affirme avant, que Victoria ne pense pas, comme Las Casas, de façon abstraite ; il pense dans le cadre de la réalité historique et privilégie plutôt que le titre de l'évangélisation, celui du commerce, «titre méprisé et rejeté par Las Casas» (pp. 20-21). Mentionnant par la suite d'«autres titres non religieux», Menéndez Pidal ajoute :

Las Casas considérait les caciques, ou 'rois', comme il avait l'habitude de les appeler, comme des souverains d'un État en tout point comparable à celui du Roi Catholique ; avec un simplisme absolu, il jugeait comme étant égaux les Indiens et les peuples civilisés, alors que Vitoria... (p. 27)

Mais c'est surtout dans le second essai de ce livre, *Una norma anormal del Padre Las Casas* (pp. 49-64), que la communion idéologique entre maître et disciple se perçoit le mieux, malgré toutes les différences qui les séparent. Dans un effort polémique suprême contre la «*leyenda negra*» qui trouble le passé espagnol en Amérique, il élimine tout simplement son premier promoteur en le déclarant fou. Voici son argumentation :

Toute exagération constitue un mépris de la vérité et l'exagération démesurée, habituelle, irrépressible, est un mépris qui revêt des caractéristiques pathologiques. Las Casas, alors qu'il utilise des hyperboles quantitatives monstrueuses, en arrive à une exagération qualitative extrême... (p. 53)

Même si la «conclusion» de ce syllogisme n'est pas immédiatement explicite, il est clair que le qualificatif de «perturbé» qu'il attribue par la suite à Las Casas est la conséquence de cette argumentation. Ainsi, il dit par exemple, à propos de «Las Casas y Hernando de Soto» :

La haine médiévale entre deux religions renaît de façon implacable dans l'âme perturbée de Las Casas contre Hernando de Soto, qui meurt en recommandant son âme à Dieu ainsi que le poste d'*Adelantado* de Floride qu'il avait reçu de Charles Quint dans le but de propager la foi et la culture de l'Occident dans les terres sauvages du Nouveau Monde (p. 64).

Il est indéniable que dans le cadre limité de cet article, je suis obligé de procéder par des généralisations qui ne peuvent faire

place à l'étude détaillée des «exceptions à la règle». D'autre part, et dans le but de respecter l'esprit de ce numéro, je me limite à l'Espagne en tant que *territoire*. Pour cette raison, je ne traiterai pas des contributions des Espagnols hors d'Espagne, pas plus que de la problématique de ceux qui, sortis d'Espagne après y avoir reçu une formation comme celle que nous avons décrite plus tôt, n'ont pas été capables d'ouvrir les yeux sur la réalité qui les entoure. Ils reproduisent ainsi dans les départements de littérature espagnole d'autres latitudes, la mentalité et les méthodes de travail que nous dénonçons ici. De manière générale, nous pouvons donc conclure notre étude de la philologie (historiciste) en Espagne par la mise en relief d'un narcissisme qui la conduit à la défense apologétique de son propre objet et à une interprétation de celui-ci dans le cadre idéologique de la conception traditionnelle de la «mission historique» de l'Espagne en tant que «nation» (État).

Si la philologie surgit en Allemagne avec Wolf (1759-1829) comme un (néo-)humanisme qui modernise les méthodes de travail déjà éprouvées dans les écoles d'exégèse biblique (protestante), et qui se donne pour objectif l'étude de l'Antiquité classique qu'elle considère comme la base d'une véritable formation humaniste et aussi comme partie intégrante de la *Geschichte der Menschheit* (histoire de l'Humanité)¹⁶, la philologie espagnole est, quant à elle, beaucoup plus orientée vers la formation d'un *esprit national*, vers la recherche d'un passé qui ne lui semble pas tout à fait révolu, et qui est en tout cas *glorieux* en soi. Elle est donc moins comparatiste et, par conséquent, exclusivement centrée sur elle-même, laissant de côté l'étude d'autres langues et littératures (qui restent pratiquement absentes de l'enseignement secondaire en Espagne encore aujourd'hui et qui sont en outre très peu présentes dans l'enseignement universitaire espagnol). Le latin, bien que jamais entièrement assimilé, fait exception. Durant des générations, il a appartenu à cette note de distinction qui caractérisait l'«humaniste» espagnol. Ainsi, dans les années d'après-guerre, le Recteur de l'Université de Madrid, Pedro Laín Entralgo, rendait hommage dans une inscription sur l'Arc de triomphe érigé dans la nouvelle Cité universitaire aux «*armis victoribus*» (*sic*) de Franco. D'autre part, comme nous l'avons vu précédemment, pour Menéndez Pelayo, le latin fait partie de ce patrimoine «national» — et des au-

16. Voir Erika Hültenschmidt, «Wissenschaftshistoriographie und soziologische Theorie. F.A. Wolf und die Entstehung der modernen Philologie und Sprachwissenschaft», dans Hans-Ulrich Gumbrecht et Ursula Link-Heer, *Epochenschwellen und Epochenstrukturen im Diskurs der Literatur- und Sprachgeschichte*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1985, pp. 341-356 (spécialement pp. 346-347).

teurs comme Sénèque ou Lucain, nés dans l'Espagne romaine, sont inclus dans ses listes puisque — comme il se le demandait lui-même — «notre histoire, ne serait-elle pas acéphale si on n'y retrouvait pas la littérature hispano-romaine, tant la païenne que la chrétienne?»¹⁷

Sans vouloir nécessairement s'opposer à cet historicisme nationaliste, mais en orientant davantage son travail sur le texte plutôt que sur l'inventaire de noms et de données, surgit l'École de Dámaso Alonso que nous avons identifiée antérieurement, ainsi que d'autres tentatives plus actuelles d'adoption de courants européens. Dámaso Alonso s'identifie à la tradition stylistique allemande (Vossler et Spitzer) que Bakhtine qualifiait de *subjectivisme individualiste*, alors que d'autres courants s'identifient surtout à l'*objectivisme abstrait* (comme Bakhtine et son Cercle nommait la méthode formelle, ainsi que la synchronie proposée par Saussure et l'École de Genève qui est à l'origine de cette méthode). Le dénominateur commun de ces deux tendances est la prédominance du commentaire linguistico-stylistique des textes. Il s'agit de découvrir à travers celui-ci le «génie créateur» de l'auteur ou les caractéristiques idiomatiques générales (du genre, de l'époque, de la génération...) ¹⁸.

Ces efforts, qui débordent le champ purement institutionnel des écoles, lycées, universités et académies, conjugués à ceux des prix littéraires qui ont pour tâche de promouvoir la création et l'édition d'œuvres (tant de fiction que de critique), ont réussi à entretenir la lecture et la réflexion critique, tout au moins dans des cercles restreints. Il faut ajouter à cela la création, au cours des dernières années, de fondations à caractère plus ou moins privé, comme la Fondation Ortega y Gasset ou la fondation Juan March, qui voient à la promotion d'échanges universitaires par le biais de

17. Marcelino Menéndez Pelayo, «Programa de literatura española», dans *Estudios y discursos de crítica histórica y literaria*, vol. 1 des *Obras completas de M.P.*, Santander, C.S.I.C., 1941, p. 9.

18. Voir Mikhail Bakhtine, *op. cit.*, chap. 4 à 6. Bakhtine y résume la double orientation «empirique» que les études littéraires suivent en Europe au début du siècle (l'étude du matériau esthétique par les écoles stylistiques et par le formalisme, et la «synchronie» saussurienne avec sa séquelle, le structuralisme), par les concepts de «subjectivisme individualiste» (esthétique de l'expression personnelle) et d'«objectivisme abstrait» (systématisation des procédés linguistico-stylistiques dans le «simulacre scientifique» que sont les «grammaires générales»), pour ensuite leur opposer l'étude de la parole — du texte — en tant qu'«énoncé», c'est-à-dire en tant que fait socio-historique analysable depuis une perspective critico-matérialiste. C'est ainsi qu'il jette les fondements de son *esthétique de l'interaction verbale* qu'il nomme «métalinguistique». Aujourd'hui, nous traduirions peut-être ce terme par celui de «pragmatique du discours».

séminaires, de cours monographiques, etc. On arrive ainsi à surmonter à la fois le manque de véritables séminaires d'études supérieures dans les universités espagnoles, et le *mémorisme* (de faits, de données, de titres et de noms) qui a tant marqué la modalité d'attribution de postes et de chaires à tous les niveaux de l'enseignement : *«las oposiciones»* (les concours). Mais le culte caché du nom, de la personnalité créatrice de l'«auteur» mythiquement fétichisée, «auteur» que l'on prétend d'ailleurs arriver à connaître par l'analyse de son style personnel, subjectif, tel qu'il est perçu dans son «œuvre», n'est pas tout à fait absent de ces efforts. Je ne peux énumérer ici toutes les précieuses exceptions, tous ceux qui — dans un libre dialogue avec le reste du monde — ouvrent dans des villes comme Madrid (autour, par exemple, de Lázaro Carreter ou de García Berrio), Valence (autour de Jenaro Taléns) ou Barcelone (surtout depuis l'entrée de Claudio Guillén à l'Université Autonome, mais aussi à partir du modèle prôné par les philologues et les linguistes catalans) de nouvelles voies pour la formation des maîtres et pour des contributions véritablement critiques à l'étude des littératures hispaniques, tant classiques que modernes, et à la littérature en général comme composante culturelle et socio-discursive à l'intérieur des circuits de communication pluriels et contradictoires des sociétés modernes.



Stendhal

Condillac

la cartes